L'Abeille de la Nouvelle-Orléans

NEW ORLEANS MAIL PUBLISHING CO., LIMITED.

Bureaux: 323 rue de Chartres. Entre Conti et Bienville

Entered at the Post Office at New Orleans Second Class Matter.

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES, LOCATIONS, ETC., QUI SE VENDENT AU PRIX REDUIT DE 10 CENTS LA LIGNE, VOIR UNE AUTRE PAGE.

CUBA.

L'insurrection contre le gouvernement de Palma, président de la République cubaine, n'aura pas été, comme on l'a dit, le soupir de la Perle des Antilles; tout au contraire, et bien que ceux qui l'ont soulevée ne prévoyaient probablement pas les conséquences de leurs actes, elle marquera dans l'histoire la date de sa renaissance.

Il n'est plus douteux que, dorénavant, directement ou indirectement, Cuba marchera sous l'égide des Etats-Unis. Et quand au jour plus ou moins proche où, volontairement à n'en pas douter, la Grande Antille entrera dans le giron de l'Union Américaine son indépendance et sa prospérité seront définitivement assurées.

Il n'est pas surprenant que l'élément intelligent et patriote de l'Ile de Cube envisage avec sérénité et confiance l'entrée de leur pays dans la grande confédération de l'Amérique du Nord. Ils savent que le jour où l'étoile de leur pays brillera sur l'étendard des Etats Unis ils auront plus de liberté, plus de justice, plus de sécurité et plus de puissance.

Le régime politique qu'assure la constitution des Etats-Unis aux Louisianais, aux Kentuckiens, aux New Yorkais, aux Missouriens, aux citoyens de tous les Etats, n'est il pas ce qu'on a jusqu'ici trouvé de mieux? Il n'est certes pas parfait, car la perfection n'existe qu'en théorie, mais il n'en est pas moins incontestablement supérieur à tous ceux auxquels doivent se soumettre les divers peuples de la terre.

Aussi combien devra être grande la joie des Cubains, qui ont si longtemps gémi sous le joug espagnol et, à peine indépendants, sont tombés dans la révolution, lorsque le Congrès leur accordera l'exequatur définitif, lorsque, libres de faire des lois qui leur conviennent et de se gouverner à leur gré, ils verront la main puissante de l'Union Américaine écarter d'eux les dangers.

C'est aux Cubains qu'il appartient maintenant d'assurer l'avenir de leur pays en demandant l'admission de leur pays dans l'Union, car les autorités de Washington ne les y forceront pas, qu'ils en soient bien persuadés.

L'intervention des Américains n'a d'autre but que de mettre un terme aux troubles qui pouvaient conduire à une catastrophe. Le commissaire américain Taft l'a formellement annoncé en prenant la direction de l'administration cubaine. C'est le drapeau cubain qui flotte encore sur tous les édifices publics, et c'est la constitution de la république qui reste en vigueur. Et, sans aucun doute, les troupes américaines se retireront lorsque l'ordre sera rétabli. Alors, s'ils sont sages, les Cubains, au lieu de maintenir le régime qui a conduit à la révolution, demanderont purement et simplement leur admission dans l'Union; mais il n'est pas bien sûr que les Etats-Unis s'annexent Cuba.

LES Planteurs Sucriers DE L'ANCIEN REGIME EN LOUISIANE

Par M. le Prof. ALCÉE FORTIER.

(Suite et fin)

L'esclavage n'était pas une bonne institution, mais les planteurs de la Louisiane ne l'avaient pas introduite dans le pays, et ils traitaient les nègres avec douceur et justice. On ne peut nier qu'il y ait eu quelques planteurs durs et même cruels, mais c'était l'exception, et ils n'étaient pas estimés par les autres planteurs. Plusieurs années après la Guerre Civile je me trouvais avec mon père sur un bateau sur le Mississipi, nous rendant à la Nouvelle-Orléans. Nous passâmes devant une grande maison entourée de chênes magnifiques, et mon père me dit d'un ton indigné: "C'est ici que demeurait un planteur qui fut cruel envers ses esclaves." Cet homme était mort depuis longtemps, et cependant mon père, qui avait possédé un grand nombre d'esclaves, se rappelait son nom avec horreur, parce qu'il avait été un mauvais maître. Mme Beecher Stowe, dans sa "Case de l'oncle Tom", n'aurait pas dû donner son Legrée comme le type du planteur du Sud, mais comme une exception, et elle fut injuste envers une classe d'hommes honorables et bons.

L'esclavage n'existe plus, et personne au Sud ne regrette cette institution. On doit admettre, cependant, qu'elle civilisa les nègres d'une manière étonnante et les tira de la barbarie. On vit qu'ils étaient aptes à devenir des ouvriers et des artisans. Ils apprirent à construire des maisons, à faire des meubles et toutes sortes de travaux de forge et de charpente, et ils devinrent surtout d'excellents cultivateurs des champs. Guidés par les blancs ils travaillèrent bien; livrés à eux-mêmes depuis l'émancipation, ils sont devenus en grande partie fainéants et vicieux. A l'époque de l'esclavage les nègres étaient attachés à leurs maîtres, et les anciens esclaves parlent encore d'eux avec intérêt et se rappellent avec gratitude les soins qu'ils en reçurent quand ils étaient gravement malades. Il s'établit un lien d'affection entre les enfants et la bonne, la "gardienne," qui s'occupait d'eux avec tant de sollicitude; et cette affection subsiste encore, quoique l'esclavage ait disparu depuis quarante-trois ans. Comme preuve de ce que j'avance, je dirai que tous les ans je reçois à la Nouvelle-Orléans la visite de mon ancienne bonne qui vient de la campagne pour voir son "garçon." Elle dit toujours dans son patois en arrivant: "Mo vini oua mo garçon." Elle est contente de voir les enfants de la famille et la "Madame", mais elle sait se tenir à sa place, quoique son "garçon", maintenant un homme à cheveux gris, ne lui permette pas de l'appeler "Monsieur." Elle raconte aux enfants de merveilleuses histoires de "Bouki" et de "Lapin," l'Isengrin et le Renard des contes populaires de la Louisiane, et des histoires encore plus merveilleuses de la vie sur la grande plantation. Quand elle parle de "l'Habitation," elle n'hésite jamais à mentionner son maître, qu'elle appelle toujours "mo maite." A chaque visite, elle sert de messagère à quelques vieux nègres et à quelques vieilles négresses qui veulent savoir leur âge. Alors le petit-fils du vieux maître ouvre les gros livres de "l'Habitation" et trouve la date de la naissance de Jupiter, de Frontin, de Sans-Souci, de Cloto et de Pomone. La liste des vieux diminue d'année en année et en demandant des nouvelles des hommes et des femmes qui, seulement quelques mois auparavant, s'étaient rappelés au bon souvenir du "lit maite", celui-ci reçoit trop souvent la réponse: "Il mouri."

Après quelques jours passés à la grande ville, la vieille "gardienne" retourne à la campagne auprès des siens qui vivent sur un petit morceau de terre qui leur appartient. Elle reçoit beaucoup de cadeaux des enfants, parmi lesquels elle apprécie le plus les mouchoirs de tête d'un rouge flamboyant, les "tignons" qu'elle mettra le dimanche pour aller à la messe. Dès qu'elle arrive chez elle, elle ne manque jamais d'envoyer aux enfants un baril de patates douces au-dessus desquelles se trouve un sac de grosses pacanes.

Il existe encore des nègres qui sont de bons exemples de ce que l'esclavage avait fait pour eux. On leur donnait des principes religieux, et les petits garçons et les petites filles du maître enseignaient le catéchisme le soir à des petits nègres et à des petites négresses qui apprenaient avec grande difficulté les premiers principes de la religion catholique. Les petits maîtres et les petites maîtresses enseignaient même à lire aux plus intelligents parmi les enfants des esclaves.

La plantation de M. Valcour Aime, dont nous avons déjà parlé, était un modèle sous tous les rapports. En 1853 sa récolte produisit 1,567,000 livres de sucre, qui rapportèrent, avec la mélasse, $87,010. Les dépenses de l'année se montèrent à $12,700 laissant un profit de $74,310 qui, ajoutés au gain sur le sucre raffiné, donnèrent un revenu pour l'année de plus de cent mille dollars. Quand on se rappelle que la plantation produisait tout ce qu'il fallait pour la nourriture de la famille du planteur, on peut s'imaginer la grosse somme d'argent dont pouvait disposer M. Aime chaque année. Tels étaient, cependant, ses dons et ses aumônes que, quand éclata la guerre en 1861, il se trouva sans argent comptant. Le travail fut désorganisé par l'émancipation des esclaves, et bientôt presque tous planteurs sucriers furent ruinés. Ils auraient dû prévoir les événements de 1861, mais ils ne voulurent pas changer leur manière de vivre. Eux et les autres habitants du Sud étaient des hommes fiers et courageux, accoutumés à commander, et ils ne craignaient point les hostilités qui pouvaient éclater entre le Nord et le Sud. Si la guerre devait avoir lieu, ils n'en craignaient pas le résultat, et ils étaient prêts à tout pour pouvoir maintenir et défendre leurs institutions, leurs idées et leurs coutumes. Nous avons vu la ruine qui fut causée par la guerre, mais nous ne pouvons blâmer nos pères. Ils étaient nés libres et indépendants et ils ne croyaient pas qu'aucune puissance au monde pourrait les forcer à renoncer à leurs idées et à leurs coutumes. Ce furent de bien tristes jours quand ils perdirent leur liberté et eurent à endurer les terribles épreuves de l'ère de la Reconstruction, qui suivit la guerre civile.

M. Valcour Aime écrivit plusieurs articles en 1847 et en 1848 pour le "De Bow's Review" sur la culture de la canne et sur la fabrication du sucre, et nous citerons d'un de ces articles une intéressante comparaison entre les plantations sucrières de Cuba et celles de la Louisiane:

"Les cannes à sucre à Cuba mûrissent pendant quatorze ou dix-huit mois. La terre ne demande ni labourages ni fossoiement; c'est à peine si l'on a besoin d'arracher les herbes dans les sillons. Les souches de la canne durent de quinze à vingt ans. En Louisiane, après avoir travaillé la terre d'une manière qui ne ferait honte à aucun fermier des Etats-Unis, il nous faut retirer du sucre de nos cannes environ huit mois après qu'elles sont sorties de terre, et il nous faut les replanter tous les deux ans. Ils "roulent" six mois de l'année; nous pouvons à peine compter sur la moitié de ce temps pour la fabrication du sucre, et nous devons donc travailler deux fois plus vite. Nous savons que la glace peut nous empêcher d'en produire une seule livre."

Outre les articles de M. Valcour Aime, nous en trouvons d'autres très intéressants dans le "De Bow's Review", écrits par MM. Edmond J. Forstall, A. P. Rost, J. D. B. de Bow, et Judah P. Benjamin. Celui-ci était loin de se douter alors qu'il serait un jour membre du Cabinet de Jefferson Davis, le président de la Confédération des Etats du Sud, et, un peu plus tard, un des plus illustres jurisconsultes de l'Angleterre.

En parlant des planteurs sucriers de l'Ancien Régime, nous devons appeler attention sur les splendides bateaux à vapeurs sur le Mississipi. Le planteur s'est décidé tout à coup à passer quelques jours à la ville avec toute sa famille. Il envoie un homme au fleuve pour héler le bateau. Il fait nuit, et l'homme agite de grandes torches de résine pour attirer les regards du capitaine pendant qu'il pousse de grands cris: "Steamboat ho! Steamboatho!" Le bateau s'approche, féerique dans la nuit, s'arrête, le capitaine demande où sont ses passagers. "Oh! ils viennent, s'écrie le fidèle émissaire." Alors, on amarre le bateau à un poteau placé sur la levée, et on attend le planteur et sa famille. Bientôt, ils arrivent dans des voitures: grand-père et grand'mère, père et mère, grands enfants et petits enfants, bonnes et domestiques de tous genres. Le capitaine reçoit avec cordialité le chef de la famille et met les plus belles cabines à sa disposition. Le lendemain, un peu avant d'arriver à la Nouvelle-Orléans, on sert un excellent déjeuner, et les garçons savent quel pourboire ils recevront dès qu'on arrivera à la grande ville.

Quel plaisir c'était pour les enfants de courir dans toutes les parties du bateau, et quel orgueil lorsque le capitaine leur permettait de monter sur le pont d'où il gouvernait avec une autorité aussi despotique que celle de Louis XIV à Versailles!

On a dit que l'on jouait avec excès sur les bateaux pendant l'Ancien Régime. C'est peut-être vrai, mais les joueurs n'étaient pas les planteurs sucriers. Ceux-ci dépensaient leur argent avec largesse, mais, en général, ils ne jouaient ni ne buvaient avec excès. Entre amis, il y avait souvent de grands dîners, mais jamais d'orgies. On chantait les chansons de Béranger au dessert, au lieu de prononcer des toasts interminables et ennuyeux.

Les planteurs sucriers étaient généralement des hommes d'excellente éducation. Leurs femmes étaient élégantes et cultivées, leurs fils étaient élevés dans les meilleurs collèges des Etats-Unis et de France, et leurs filles recevaient leurs éducation au couvent ou chez leurs parents, où elles avaient les meilleurs maîtres dans toutes les branches de l'enseignement.

Quand nous pensons à ces jours de richesse et de bonheur, nous pouvons comprendre combien furent tristes les jours qui suivirent, quand les désastres de la guerre eurent amené partout la ruine. Cependant, les planteurs sucriers et leurs fils ne se découragèrent point, et ils essayèrent, sous d'autres auspices, de faire leur devoir en hommes d'honneur et d'énergie. Les coutumes et les mœurs d'autrefois ont disparu pour toujours, mais la Louisiane, pas plus que la France, ne doit oublier, dans son histoire, une époque intéressante, une civilisation exquise sous bien des rapports, celle de nos pères de l'Ancien Régime.

La réorganisation de l'état-major anglais

Le ministre de la guerre, M. Haldane, vient de communiquer à la presse un ordre de l'armée sur l'organisation de l'état-major général.

Aux termes de cet ordre, l'état-major sera composé d'officiers considérés comme aptes à constituer une école d'intellectualité militaire progressiste.

L'état-major général comprendra deux grandes divisions:

1° Etat-major général, au quartier général de l'armée, ayant pour tâche de surveiller l'instruction des officiers et l'entraînement de l'armée au combat, l'étude des projets militaires et la continuité de la politique.

2° Etat-major pour les commandements des régions militaires, au quartier général de l'armée.

L'état major sera subdivisé en trois sections commandées chacune par un major général.

1re section: Opérations militaires, avec un effectif de 35 officiers.

2e section: Service d'état-major, 9 officiers.

3e section: Instruction et exercices militaires, 13 officiers.

L'effectif des officiers, répartis en vingt-trois commandements ou régions militaires, est de 114.

Les nominations à l'état-major seront faites pour quatre ans par le ministre parmi les officiers présentés par le conseil de l'armée et avec l'avis du commandant en chef des troupes de l'Inde.

Les qualités nécessaires pour être choisi sont un diplôme du collège d'état-major et un minimum de huit ans de service.

Les nominations dans l'Inde seront faites par le commandant en chef de l'Inde.

La première des quatre années passées à l'état-major sera une année expérimentale, à la suite de laquelle l'officier pourra être renvoyé dans son régiment s'il n'a pas donné satisfaction.

Au bout de quatre ans les officiers d'un grade au-dessous de celui de lieutenant-colonel devront faire un stage d'au moins un an dans un régiment avant de pouvoir revenir à l'état-major.

Dans un memorandum annexé à cet ordre, le ministre de la guerre dit que la création de cet état-major demandera du temps et qu'il est probable qu'au fur et à mesure du développement de ce service, le présent ordre de l'armée devra être modifié.

Plus loin, il dit que l'état major général sera jugé selon les hommes qu'il produira. S'il ne produit que des pédants théoriciens sans contact avec l'armée, et des hommes qui n'exercent leur autorité que pour se mêler des détails administratifs dont la responsabilité incombe à d'autres, l'échec de la tentative est certain. Mais si les officiers se montrent capables de posséder la science de la guerre, de bien comprendre l'organisation de l'armée dans toutes ses ramifications et de faire partager leur savoir à toute l'armée, l'organisation de l'état-major général en Angleterre donnera des résultats aussi importants qu'en Allemagne et qu'au Japon.

La presse anglaise accueille favorablement ce projet, mais se demande si le Trésor ne fera pas opposition à sa réalisation en raison des dépenses qu'il occasionnera.

THEATRES.

TULANE.

"The Clansman", le drame qui tient l'affiche au Tulane cette semaine, a été vivement critiqué et même interdit à certains endroits, et non sans raison, car il rappelle la plus sombre époque de l'histoire du Sud, celle qui a suivi la guerre de sécession, mais ce dont tout le monde convient, c'est de la puissance de l'œuvre au point de vue dramatique, du talent hors de pair de l'auteur, Thomas Dixon. C'est assurément une des pièces les mieux charpentées, les plus habilement conduites qu'il y ait au répertoire américain.

Une troupe d'excellents artistes l'interprète au Tulane de façon à ne rien laisser à désirer. Aussi son succès est-il grand.

ORPHEUM

Inauguration d'un nouveau programme hier à l'Orpheum et nouveau succès. Jamie McCree et les artistes qui l'entourent ont recueilli de nombreux bravos dans une désopilante petite comédie qui a pour titre "The Man from Denver".

La salle, bondée comme à l'ordinaire, a beaucoup applaudi aussi Paul Spadoni, un jongleur européen d'une adresse merveilleuse. Il jongle avec les objets les plus disparates, de toutes dimensions et de tous poids. Il n'a certainement pas de supérieur dans son art. Grand succès aussi pour les chiens dressés de Rafayette. Ces animaux sont extraordinaires, et il faut les voir pour se rendre compte de l'intelligence avec laquelle ils accomplissent des tours véritablement étourdissants.

L'exquise chanteuse Lee White a conquis le public d'emblée, et sa vogue sera grande, comme celle de l'excellent comique Charles Ledegar et des frères Kates, des acrobates de première force.

CHRISTY

La comédie musicale que donne le Crescent cette semaine, "Tom, Dick and Harry", ne peut certainement pas passer pour un chef-d'œuvre du genre, mais elle est très amusante, ce qui est beaucoup et, de fait, le meilleur élément de succès.

La troupe qui joue cette pièce est arrivée juste à temps dimanche soir pour la représentation, et n'a pu conséquemment répéter, mais elle ne l'en a pas moins rendue avec un brio vraiment remarquable en la circonstance. Aussi, le public qui remplissait la salle lui a fait fête. Il en a été de même à la représentation d'hier soir, et il en sera de même jusqu'à la fin de la semaine.

LYRIC.

La troupe Brown Baker marche de succès en succès.

Elle a triomphé la semaine dernière dans "The Price of Honor", et elle a été bruyamment applaudie par la foule qui remplissait le Lyric dans "Out of the Fold", une comédie dramatique qui tiendra l'affiche toute la semaine.

Cette pièce est d'ailleurs une des meilleures qui aient été présentées au public néo-orléanais depuis longtemps, et elle est d'autant plus appréciée que ses interprètes savent en mettre habilement toutes les beautés en relief.

Succès assuré pour le Lyric.

CIRQUE BARNUM AND BAILEY.

Le plus grand cirque du monde nous arrive. Il sera ici les 6 et 7 de ce mois sur notre champ de courses des Fair Grounds.

Cinq long trains sont nécessaires pour transporter le personnel, le matériel et les animaux de ce gigantesque cirque qui a en son emploi 1100 personnes, hommes et femmes, 300 chevaux sans compter les animaux sans nombre de sa ménagerie. La tente sous laquelle se donnent les représentations peut donner place à 15,000 personnes.

Une automobile est vue dans une course vertigineuse qui fait frissonner d'effroi tous les spectateurs, et la chauffeuse est une jeune fille.

Le cirque a un baggage tel qu'il ne fera pas de parade dans les rues.

Retour d'Europe.

Nous avons reçu hier l'agréable visite de M. J. M. Vergnole, arrivé le matin même d'un voyage à travers une grande partie de l'Europe, la plus intéressante assurément: la France, l'Italie, l'Allemagne, la Suisse, la Belgique, etc.

M. Vergnole avait espéré faire le voyage le plus rapide qui se soit jamais fait du Havre à la Nouvelle-Orléans, en sept jours et quelques heures; mais un retard de chemin de fer l'en a empêché. Il revient, et ses amis en seront heureux, complètement rétabli d'une indisposition causée par les fatigues de ses nombreux et hâtifs déplacements.

M. Vergnole a fait la traversée de l'océan, l'aller et le retour, sur le plus beau des paquebots de la ligne française, la *Provence*.

Dans la soirée, nous avons reçu la visite, très agréable aussi, de M. Charles T. Soniat, qui avait quitté le Havre en compagnie de M. Vergnole et qui avait fait avec lui le voyage jusqu'à la Nouvelle-Orléans.

Comme M. Vergnole, M. Soniat a parcouru une grande partie de l'Europe et a mis à profit son intéressant voyage d'agrément pour faire des recherches qui seront utiles à la Société Historique de la Louisiane, dont il est un des membres les plus éminents.

Le temps nous manque pour aujourd'hui parler de ce voyage qu'a fait M. Soniat, des rencontres qu'il y a faites et des renseignements qu'il y a recueillis et qu'il communiquera à la Société Historique de la Louisiane dans une causerie prochaine.

Les deux touristes n'étaient pas partis ensemble: M. Vergnole avait quitté la Nouvelle-Orléans le 1er mai et New York le 24 du même mois. M. Soniat partit trois semaines plus tard, le 24 juin, de la Nouvelle Orléans et le 28 de New York. Après avoir passé dix jours dans la ville-lumière, Paris, il fit une saison de 21 jours à Vichy, passa quelques jours au château du Fossat, sur les bords du Lot, berceau de la famille de son père, puis se rendit à Lourdes où il fut témoin d'un spectacle rare et imposant, un pèlerinage de 30 mille personnes.

M. Soniat visita successivement Madrid, l'Escurial, San Sebastian, Bayonne, Cambo-les-Bains, Toulouse, Cahors, Perigueux, Lyon, Aix-les-Bains, Marignie, la Haute-Savoie, Chamonix, le Mt Blanc, Genève, Montreux, Interlaken, Lucerne, Bâle, Strasbourg, Metz, Jersey et Paris.

MM. Vergnole et Soniat garderont un inoubliable souvenir de leur voyage de retour qui a été rendu particulièrement agréable par les prévenantes attentions dont ils ont été tous deux entourés par le commandant de [illegible] et ses officiers.

M. Soniat a conservé plusieurs exemplaires du journal qui se publie quotidiennement à bord; et à titre de curiosité dans un prochain numéro nous en donnerons les extraits.

La Nouvelle Mitrailleuse Française

Un certain nombre des ateliers de la manufacture de Saint-Etienne travaillent à l'établissement d'une mitrailleuse dont serait prochainement pourvue l'infanterie, à l'imitation de ce qui se fait en Allemagne.

Ce nouvel engin se compose de trois canons en acier double chrome, épais de 45 millimètres d'âme, et pouvant tirer la balle Lebel. Chaque canon peut tirer jusqu'à 2,100 coups avant d'être assez échauffé pour qu'un autre des deux canons restants ait à le remplacer. L'ensemble, pivotant sur un tube-vertical, peut exécuter un tir en éventail qui couvre de balles une étendue considérable de terrain. Six mille de ces mitrailleuses doivent, dit-on, être livrées avant la fin de cette année.

Feuilleton DE L'Abeille de la N. O.

No 35 Commencé le 23 août 1906.

SANG ROUGE ET SANG BLEU.

GRAND ROMAN INÉDIT

PAR CHARLES MÉROUVEL

DEUXIEME PARTIE

L'EXPLOSION

I

LE ROMAN D'UNE PRINCESSE

(Suite.)

Le comte se leva en disant:

—Eh bien! je vais continuer mon existence, Carlotta. Depuis quinze ans, c'est à-dire depuis que vous avez épousé mon frère Serge....

—Pour son malheur....

—J'ai tout fait pour m'étourdir. Je me suis lancé dans une foule d'aventures et d'excès; je me suis livré à mille folies. Je vais recommencer. Je ne suis même pas venu à Paris pour autre chose....

Il rectifia:

—Ah! si, pour vous revoir d'abord, pour essayer de vous fléchir....

Il s'approcha d'elle, étendit le bras et gronda:

—Quel sphinx vous êtes avec vos impénétrables secrets que je n'ose même pas approfondir, avec vos paroles énigmatiques qui font songer à des crimes inconnus, avec votre regard qui nous flatte, nous attire et nous menace! De quelle matière êtes-vous donc pétrie qu'on ne peut pas plus vous attendrir que si vous étiez de pierre ou de marbre? Depuis quinze ans, je n'ai eu qu'un désir et qu'un but, vous obtenir. Sur un mot, sur un ordre de vous, je me serais fait tuer pour vous et par moments mon amour se change en aversion et je me demande si je ne ferais pas mieux, plutôt que de m'attacher inutilement à vos pas, de vous étouffer et de me tuer ensuite. Vous m'avez rendu la vie atroce et il faut que je sois terriblement lâche, comme tous les hommes qu'une femme asservit et traîne à sa suite, pour ne pas me venger et me répandre en supplications au lieu d'user de la force que je dois à Dieu et de prendre de vive lutte ce que vous refusez de me donner....

Elle souriait.

—André, dit-elle, vous ne parlez pas sérieusement. Nous ne sommes pas ici au fond de vos steppes moscovites....

—Je le regrette.

—D'ailleurs je ne vous crains pas, mon ami; vous avez l'aspect d'un lion, mais le cœur d'un agneau. Ah! je les connais bien, les hommes, allez!

—Vous en avez vu tant à vos pieds!

—C'est vrai.

Il lui tendit la main; elle lui donna la sienne.

—Rien ne pourrait me détacher de vous, murmura-t-il. Il y a des fatalités.

—Tant pis.

—Je vais encore une fois tenter des diversions....

—Quelque nouvelle folie?

—Peut-être.

Il allait sortir.

Il se ravisa.

—Ah! mais j'oubliais... Dans quelque temps je quitterai sans doute votre toit hospitalier....

—Vous aurez tort. J'ai beaucoup d'amitié pour vous.

—Votre voisinage m'est trop pénible. Près de vous je ne respire pas. J'étouffe. Je ne sais en vérité plus combien mon cœur a de pulsations....

—Alors?....

—J'ai acheté un petit hôtel....

—Où ça?

—Dans un joli quartier, du côté de Passy, avenue Henri-Martin. Je vais le visiter de ce pas, comme ils disent au Théâtre-Français. Une question....

—Faites.

—Vous avez une voisine, au fond de votre jardin, au-delà du mur mitoyen....

—Une Française, madame Raimbaut.

—Que fait-elle?

—C'est la veuve d'un grand industriel.

—Quel âge?

—Cinquante et quelques années....

—Alors ce n'est pas d'elle qu'il s'agit.

—De qui donc?....

—D'une jeune fille que j'ai aperçue à l'une des fenêtres du premier étage.... une blonde idéale.... Sa fille?....

—Elle n'a pas d'enfants.

—Peut être est-ce sa nièce ou sa parente, à moins que ce ne soit sa demoiselle de compagnie.

—C'est plus probable.... Elle vous plaît?

—Infiniment et puisque je suis à la recherche de distractions....

Il s'interrompit:

—Ah! Carlotta, que de sottises vous m'auriez épargnées!

Un valet de pied entra et donna sur un plateau de vermeil une carte à la princesse.

Sur cette carte il y avait un nom:

PEDRO ESTOUBÈS

—Tout à l'heure, fit elle.

Et s'adressant au frère de son mari défunt:

—J'ai à causer avec cet homme, mon cher André. Obligez moi de me laisser seule.

—Que veut il?

Il s'était penché sur la carte et lisait ce nom bizarre: Pedro Estoubès.

L'ancienne cantatrice observa en raillant:

—Vous êtes indiscret, mon cher.

—Non, jaloux seulement, jaloux de tout ce qui vous touche, de tout ce qui vous approche, jaloux férocement.

Elle haussa ses belles épaules et très ironiquement:

—N'exagérez donc pas. Ce visiteur ne saurait vous porter ombrage. Quand vous aurez besoin de renseignements, de services de toute sorte, même des plus vils, vous pourrez vous adresser à lui en toute sûreté... Et maintenant, allez-vous-en au plus vite.... J'ai affaire.

Il répliqua:

—Vous me parlez comme à un esclave et vous avez raison, car je n'en suis qu'un pour vous. A bientôt!

—Oui, oui, à bientôt!

Elle le regarda s'éloigner et soupira!

—Ce malheureux m'aime en effet et j'en fais mon souffre-douleur, mon patito. Mais n'est-ce pas toujours la même chose? La femme est lâche ou cruelle! A cœur ardent cœur de glace.

Et s'adressant au valet qui attendait:

—Faites entrer.

Le comte André Daniloff s'était arrêté dans le hall de l'hôtel, devant une petite table en marqueterie.

Il tira un petit carnet de sa poche et y inscrivit le nom qu'il venait de lire: "Pedro Estoubès" en se disant:

—Un homme à qui on peut demander les services les plus vils est précieux à connaître. Il pourrait m'être utile quelque jour, comme à elle. Je ne l'oublierai pas.

II

LA SÉCURITÉ DES FAMILLES.

Si vous êtes Parisien, riche, connu plus ou moins, marié ou célibataire, c'est à dire jaloux de votre femme ou de votre maîtresse, vous n'aurez pas manqué de recevoir une carte de ce genre:

"Un tel, ex-inspecteur de la sûreté, renseignements dans l'intérêt des familles, mariages, fortunes, divorces, filatures, recherches et démarches de toutes sortes."

La plus célèbre de ces respectables agences était certainement alors celle que représentait l'homme de la rue de Berri, qui répondait au nom ronflant et méridional de Pedro Estoubès et qui portait pour enseigne, sur une manière de cartel, sous le porche de sa maison:

"La Sécurité des familles".

Ce montagnard, — car avec un nom pareil il ne pouvait descendre que des Pyrénées ou tout au moins des bords de la plus haute des Garonnes, jouissait dans sa spécialité d'une telle réputation qu'il n'avait plus besoin de réclame ni de publicité.

Son officine de la rue Saint Marc et son principal employé, son "alter ego", un Gascon habileur et débrouillard, Cadour, étaient aussi connus dans un certain monde que Notre-Dame ou le Palais de Justice.

Les millionnaires, les gens de la haute, allaient chez lui en cas de besoin comme ils vont dîner chez Durand ou Voisin, comme ils prennent une loge à l'Opéra ou aux Français.

Estoubès, au temps où il répandait son adresse et indiquait sa fonction, avait ajouté au-dessous du bonnement ordinaire cette mention en gros caractères!

"Prêts et conseils, argent de suite."

C'était là une complaisance, intéressée comme de raison, pour un ami.

Ses bureaux voisinaient avec ceux d'un autre industriel du même acabit, dans un immeuble de la rue Saint Marc et communiquaient avec eux par une por-